

C'est bien, Annetto, reprit doucement M^{lle} de Léon. Jo te comprends. Rassure toi. Jo ne m'imposera pas à toi. Ne m'en veux pas.

—Que veux tu faire ?

—Ce quo j : dois : partir.

Annetto se tut.

Elle était fort pâle et ne regardait plus M^{lle} de Léon.

Celle-ci se dirigea vers la porte, la tête penchée, mais d'un pas ferme.

Elle souffrait profondément, car elle aimait.

Cependant, elle fût morte, plutôt que d'entrer dans la famille du duo, malgré la volonté de M^{lle} de Kandos, plutôt que de devenir la belle-mère de la jeune fille, contre son acquiescement, en dépit de son opposition.

Il y avait, en elle, des furtés et des délicatesses, un respect des droits d'autrui, surtout des droits des faibles, qui dominaient même l'amour le plus violent.

Il lui coûtait, déjà, pauvre orpheline, de devenir marquise et riche, en acceptant le nom de l'homme qu'elle adorait.

Elle ne cérait qu'à sa prière, qu'à celle d'un vieillard qui lui disait :

—C : n'est pas un avantage que je vous offre. C'est un dévouement que je vous demande.

Du moment où Annetto repoussait ce mariage, du moment où l'enfant lui disait :

—Je ne veux point qu'on m : remplace ma mère !

O'était fini !

Rien ne lui eût fait franchir cet obstacle !

Elle avait déjà la main sur le bouton de la porte, quand elle sentit, tout à coup, deux bras qui s'enroulaient à sa taille et la tiraient en arrière.

Elle se retourna.

C'était Annetto qui lui dit, en pleurant, avec une violence fébrile :

—Jeanne, reste ! Reste et pardonne-moi.

En même temps, elle l'embrassait violemment.

—Je suis une méchante ! Oui, je t'aime. Tu es si bonne !...

Contre toi, je n'ai rien. Ce que tu refuses, aujourd'hui, pour ne point me blesser, une autre l'accepterait demain. Tu as toujours été pour moi la meilleure des amies, la plus douce et la plus dévouée, supportant mes caprices et mes duretés quelquefois... Mais je t'aime, au fond, oui, je t'aime de tout mon cœur...

« Tu es la seule à qui je n'en voudrai pas... de la remplacer... Oui, chérie, sois ma mère, et reste... ma sœur !

Six semaines après, le marquis Paul de Kandos épousait Mlle de Léon ; ou, si l'on aime mieux, Cuchillo, le gaucho, l'ex-compagnon de chaîne de Louis Olermont, devenait le mari de Jeanne.

Si l'on croyait que son bonheur fût complet, sa joie sans mélange, en possédant enfin cette adorable femme pour laquelle il ressentait une passion si profonde, mêlée de tant de respectueuse admiration, ou se tromperait.

Il cérait à l'emportement de ses désirs et à l'entraînement de son amour.

Mais, tout en y céant, tout en ne se sentant pas la force de résister à cet amour, bien des inquiétudes et bien des remords jetaient leur note discordante dans l'explosion de sa joie.

Par moments, il oubliait tout pour ne voir que Jeanne.

Par moments, le passé s'effaçait à ses yeux.

Il prenait son personnage au sérieux, se confondait avec lui.

Mais, parfois aussi, l'affreuse vérité se dressait devant lui,

et, alors il avait horreur de cette créature charmante qui se donnait à lui, heureuse, confiante, et souriante.

Cependant, après les premiers jours, et l'acte irréparable une fois accompli, il éprouva plus d'ivresse que de remords.

Se sentant plein de résolution d'honneur ; se sentant sûr de l'aimer toujours, capable de la rendre heureuse, il s'endormit fiévreusement dans son rêve, ne voulant plus rien savoir d'autre que le présent, rassuré définitivement par l'impunité absolue qui avait accompagné ses crimes et protégé la trame, si savamment ourdie sur les conseils de son complice.

—Elle ignore et elle ignorera toujours tout, se disait-il. Elle m'aime, je l'aime, soyons heureux !

Il lui semblait même qu'il arriverait à être la dupe de son mensonge.

Il y avait des heures, où il eût été sincèrement surpris, si on lui avait rappelé qu'il n'était que Cuchillo, le gaucho, condamné pour meurtre, titré et enrichi par un autre meurtre, qu'au lieu de s'appeler le marquis de Kandos, et d'être le fils du duo, il était l'enfant naturel de Marie Pruneau, et ne portait pas d'autre nom que celui de sa mère.

Louis Olermont, de son côté, avait vu ce mariage d'assez bon oeil.

—J'avais rêvé une femme riche, dit-il à Cuchillo, lorsqu'il sut de quoi il retournait ; après tout, il vaut peut être mieux que les choses se passent ainsi. La Petite Fée est orpheline... grand avantage ! Nous n'avons pas à craindre les enquêtes ou les demandes indiscrètes que les parents ne manquent jamais de faire, en pareilles circonstances... puis la fortune du vieux est suffisante.

« Maintenant ça y est ! Plus rien à craindre. Te voilà reconnu, paré, par les autorités civiles et religieuses... Attendons paisiblement l'héritage, et vive la joie !

Tout alla donc pour le mieux, pendant deux ou trois mois, sans qu'aucun nuage assombrit le ciel des nouveaux mariés.

Le vieux duo paraissait plus content qu'il ne l'avait jamais été. Toutes ses craintes pour l'avenir avaient disparu.

Il montrait même, à sa façon, quelque tendresse à son fils, lui parlait avec moins de solennité, lui manifestait plus de confiance.

—Le bonheur le rajeunit, disait Jeanne.

Cela ne dura pas.

Ce n'était qu'une dernière lueur.

Tout à coup, le vieillard retomba, comme si cette joie avait usé ce qu'il lui restait de force.

La chute fut rapide, et bientôt il ne fut plus possible de se dissimuler que la mort approchait.

Ce fut un grand désespoir pour Jeanne et Annetto qui aimaient le vieillard de toute la sincérité de leur cœur.

Cela affligea même Cuchillo, parce que cela affligeait sa femme.

Puis, il avait fini par s'accoutumer au duo, à ses façons, et le peu de tendresse que le vieillard commençait à lui manifester le touchait à son insu.

A mesure que le duo faiblissait, une sorte de tristesse et d'inquiétude gagnait l'ancien gaucho, le dominait, comme s'il eût eu le pressentiment de quelque malheur personnel suspendu sur sa tête.

Quand à Olermont, il se frottait les mains lorsqu'on ne le voyait pas, pensant :

—Nous allons avoir le six !

Le moment arriva où le duo ne quitta plus son lit, où les